

# Portrait Le compagnon de route

Depuis le premier jour, Frédéric Fredj achète «Libération». Militant socialiste, il fut maoïste. Il ne regrette aucun de ses choix. Portrait d'un lecteur concerné.

Frédéric Fredj ne parle pas. Il murmure. Une voix posée, tranquille, réfléchie, ciselée par l'exigence des mots. En 1973, lorsque le premier numéro de Libération est installé sur les présentoirs, il en achète deux. Un pour lecture, l'autre pour mémoire. Le lendemain, il recommence. Puis le jour suivant. Et tous les jours d'après. D'abord, il emplit. Puis il entasse. Avant de classer méthodiquement chaque exemplaire comme autant de traces de sa propre vie. En vingt ans, pas un seul journal ne lui manque. Pas un. Une nuit, entrés en grève surprise, les imprimeurs ne «roulent» Libération qu'à 25 exemplaires, avant de croiser les bras. Et Frédéric Fredj possède le vingt-cinquième.

Lorsque Libération paraît pour la première fois, il a presque 20 ans et se destine à une carrière scientifique. Cette année, en octobre, il en aura 40 et exerce la profession d'éducateur spécialisé.

Années lycée. Ses camarades brandissent le poing face au censeur. Pas lui. «Jamais je n'ai brandi le poing.» Simplement, lorsqu'on l'interroge sur son avenir, il répond à l'évidence qu'il sera ouvrier. Et il le devient. Brutalement. Pour quelques mois seulement. «Les travailleurs étaient sacralisés, l'usine l'était aussi. C'était un peu les canons esthétiques de l'époque.» Frédéric Fredj, militant mao, membre de la Gauche prolétarienne, se fait embaucher à l'usine Chausson de Genevilliers en 1973 comme le firent, les années précédentes, quelques intellectuels appelés «étalés». Brève expérience. «Juste assez pour que les ouvriers me disent que je n'avais rien à foutre là et que je leur réponde: "Bien d'accord avec vous!"»

«En termes de déclassement et d'ouverture au monde, explique-t-il, devenir maoïste était certainement le coup de pied le plus violent qu'un individu pouvait se donner. Jamais, pourtant, je ne me suis senti marginal. Ni chez les maos, ni ailleurs. Autrement, tout cela n'aurait eu aucun sens. Pour moi, j'étais simplement au cœur de ce qu'il convenait d'être.» Il se met à sourire. «Parce qu'à cette époque, peut-être un effet caisse de résonance que nous entretenions, j'avais l'impression que les maos étaient partout et que partout ailleurs, j'aurais été avec eux. Je vivais cela comme une adhésion naturelle, dans la lignée de 68, de la question du racisme et des luttes ouvrières.»

## En quête d'idées et d'argent

Mouvement naturel, Fredj rejoint l'université. Etudiant en mathématiques. Une fois encore, il se méfie des poings trop tendus, de la violence trop ouverte, des palabres de parvis. Il aime les maths, assiste aux travaux dirigés et ne se sent pas très à l'aise dans les assemblées générales politiques. C'est lui, pourtant, protestant contre une injustice, qui organise le boycott des examens. Se croit multitâche et se retrouve presque seul. Abandonne ses études. Comme ça, d'un coup. «On ne se posait aucune question par rapport à notre avenir. Le chômage n'avait aucun sens. Le monde était à nous. La révolution pour demain et le plaisir pour tout de suite.»

En 1973, avant même la parution du quotidien, Frédéric Fredj rejoint les «comités Libération». Structures plus ou moins formelles, nées autour des maos dans certaines villes, lycées, facultés et lieux de travail, destinées dans un premier temps à réfléchir au futur journal, à ses orientations, mais aussi à trouver l'argent nécessaire à sa parution. Plus tard, ceux qui resteront en activité serviront de relais informatifs ou même, selon le souhait de certains dirigeants du journal, tenteront d'organiser une manière de «contrôle» sur le contenu du quotidien. A cette époque, un lecteur

de Libération revendique autant de droits sur «son» journal que le rédacteur qui y travaille. «Au sein des comités, cela se passait de façon surprenante. Déjà, à l'époque, il y avait quelque chose, dans le phénomène Libération, qui transcendait la volonté, le cynisme, les calculs, les tendances ou les penchants de ceux qui l'initiaient comme de ceux qui voulaient en être. Par exemple, j'étais très surpris de voir discuter autour du projet de journal des gens que je voyais pour la première fois. Des personnes qu'à travers le mouvement politique, nous n'avions jamais réussi à rallier. Des inconnus, non organisés. Simplement de gauche, plein d'envies un peu déçues et engagés sur leur propre terrain social.»

«Evidemment, cela se passait de façon bien moins lyrique et facile que certains nostalgiques ne le racontent aujourd'hui, mais certainement de façon plus positive et plus intéressante que l'image un peu dérisoire et méprisante qu'il est désormais convenu de donner de cette époque.»

Fredj regarde la table, comme troublé par les détails du bois. «Lorsque je lis ce que l'on écrit sur les années 70, je me dis toujours: "Mais est-ce qu'on était vraiment aussi ridicules que ça? Aussi caricaturaux?" Beaucoup de gens ont senti leur vie agitée par des idées nouvelles, des envies de relations différentes. Nous étions formidablement exigeants vis-à-vis de nous-mêmes. C'était un moment particulier, collectif, qui a précédé un grand reflux individualiste. A mon sens, cela valait largement ce que l'on présente aujourd'hui comme le nec plus ultra. L'engagement humanitaire et ce genre de choses. En tout cas, je suis content d'avoir vécu cela. Et ne regrette aucun des choix qui m'ont amené à ce que je suis.»

Il allume une cigarette et chasse la fumée d'un geste de la main, les sourcils froncés. «Le 5 février 1973, lorsqu'on a eu le numéro zéro de Libération entre les mains, on a tous été très déçus. Non parce que le contenu n'était pas fidèle à ce que je ne sais quelle ligne, mais parce que le produit en lui-même était mauvais. Ce n'était pas un vrai journal.»

«La sortie de Libération avait été précédée par plusieurs mois de réflexion, de travail, d'engueulades. On disait aux gens autour de nous: "Vous allez voir ce que vous allez voir." On parlait du quotidien du peuple. On faisait des appels au fric partout. Et quand on a eu ce machin-là entre les mains, on s'est dit: "C'est ça, Libération?" Nous avions l'habitude d'avoir à notre disposition des produits plutôt finis, comme Politique Hebdo ou Charlie, pas une sorte de tract vert sur quatre pages.»

Trois mois plus tard, le titre paraît pour de bon. «Il y avait eu beaucoup de mois en cinq ans et peu de réalisations concrètes au regard de l'agitation que nous avions développée. D'ailleurs, rétrospectivement, tout cela n'a pas été inutile. Il y a des tas de choses, alors agitées par le gauchisme, qui ont aujourd'hui trouvé leur place naturelle au cœur même de notre société. Mais avec la naissance du journal, nous avions un peu l'impression d'entrer en âge adulte. Nous ne connaissions pas les gens de Libération, ou très peu. Mais, pour nous, c'était quand même des gens proches, que l'on appelait des "copains", et qui s'étaient mis en tête de faire quelque chose. Et pas rien. Un journal. Sur le plan symbolique, c'était un produit noble, que nous allions être amenés à côtoyer chaque jour et qui attesterait concrètement de notre existence commune. Tout le monde, un jour ou l'autre, s'est affronté à ses proches, à sa famille. Accusé de ne rien faire de sa vie. Un matin, grâce à Libération, nous avons pu répondre: "Eh bien, si! on fait un journal."»

Naissance du collectionneur. «Alors, j'ai conservé Libération. D'abord parce que j'ai un rapport particulier avec l'écrit. Mon grand-père a gardé presque tous les numéros du Canard en-



**Numéros rarissimes:** Premier n°0, premier numéro vendu en kiosque et un des 25 exemplaires imprimés un jour de grève en 1989.

chaîné. Le journal, comme le livre, a toujours été pour moi un élément familial. Ensuite, pour être en mesure, à tout moment, de pouvoir rendre compte de ce que nous étions. Raison affective, raison démonstrative. Systématiquement, Frédéric Fredj achète deux Libération. Le premier, il le lit «déployé dans le métro ou dans la rue. Jamais, je n'ai lu Libération sous le manteau», sourit-il, rappelant les débuts difficiles d'un quotidien collectionnant les procès, souvent interdit de kiosques et dont les journalistes étaient parfois même refoûlés des conférences de presse. Jamais non plus il ne le jette. Une fois terminé, aujourd'hui encore, il le laisse dans un lieu public, bien en vue. Cadeau.

L'autre exemplaire de Libération, il le garde. Ne le plie pas, le transporte parfaitement à plat. «Je connais trop l'usure du papier.» Souvent, il a changé de marchand de journaux parce que le produit ne lui convenait pas. Mal défilé, empilé en vrac et sans soin, posé à même le sol, froissé, corné ou déchiré. «Sans en rajouter sur le côté obsessionnel, c'est moi qui choisis mes journaux. Jamais le marchand. Généralement, je me sers dans la réserve. Là où Libération est encore en tas. Et je prends deux exemplaires du milieu de pile. Les plus beaux.»

Lorsqu'il part en vacances, on lui garde précieusement son Libé. A Damas, il court la ville à sa recherche. A Sanaa, à Jérusalem, il fait des kilomètres pour tenter d'apercevoir le losange rouge.

## Une soif de tout apprendre

Les premières années, il dévore. Lit absolument tout. «Du premier au dernier mot.» Commence par les mots croisés, termine par les petites annonces. «Libération m'a énormément apporté sur le plan de l'ouverture. Culturelle, scientifique. Je me suis mis à m'intéresser à des choses alors inconnues. Des domaines pour moi sans intérêt, comme le sport. Dès que Libé disait du bien d'un film, j'y allais. D'un livre? Je lisais. Libé m'a emmené au premier concert rock de ma vie, et j'y ai pris goût. Pour moi, ce journal n'a jamais été un instrument de combat, mais un lien, plus simplement.»

«Grâce aux petites annonces de Libération, sont nées toute une série de structures nouvelles. Des restaurants, des compagnies de théâtre, des ateliers d'artistes.» Avec quelques amis du comité Libération local, Fredj, qui était entré au royaume des petits boulots précaires, devient électricien. Une PA dans le journal et naissance des «artisans sauvages», spécialistes en bâtiment. «Toute une génération communiquait ses envies par le biais de Libération, et le journal, de plus en plus, devenait un véritable journal. C'est alors que je me suis mis à l'aimer vraiment. En tant que produit qui se suffisait à lui-même. C'était ce que je voulais. Que Libé soit un réflexe. Qu'au même titre que France-Soir, il soit lu, puis serve tout naturellement à envelopper la salade sur les marchés.»

En 1983, bien après la dissolution des maos, l'aventure Lip et quelques tendresses pour les écologistes de la Gueule ouverte, Fredj, le militant CFDT, rejoint le Parti socialiste et y travaille activement encore aujourd'hui. «Libération m'a aidé à sortir du gauchisme, en tout cas, il m'a accompagné. Entrer au PS n'a pas été une adhésion de cœur mais un acte sans illusion, réfléchi. Un choix politique. Le parti venait de prendre sa première trempée, et je me suis dit: "Pas déjà la droite. Il faut laisser du temps à la gauche." Il hausse le ton. «La mode, c'est dire: droite ou gauche, c'est pareil. Pour moi, c'est une absurdité vérifiable, et je ne peux pas suivre Libération dans tous ses choix lorsqu'il pratique la



Frédéric Fredj chez lui. «Critiquer Libération en rêvant à ce qu'il était il y a vingt ans, n'est-ce pas souvent regretter ses propres 20 ans?»

confusion des genres.» Il se penche, en confiance. «Il ne faut pas croire que je sois sous influence en permanence.» Se redresse. «Je ne me considère pas comme un déçu du socialisme. Comme le dit Dominique Bertinotti, candidate socialiste du centre de Paris, "entre la gauche rêvée et la gauche réelle, on peut être déçu. Mais entre la gauche réelle et la droite réelle, je n'ai pas d'hésitation".»

La voix redevient tranquille. «J'ai souvent à défendre Libération. On me dit: ça a changé, c'était mieux avant. Seulement voilà, j'ai toujours entendu ça. Même à l'époque des comités Libération. Moi, j'ai évolué en même temps que ce journal. Mes at-

tentes envers le produit sont devenues plus exigeantes, et Libération a accompagné cette exigence. Il n'y a pas eu d'âge d'or de Libération. L'âge d'or, c'est ici et maintenant, à partir du moment où l'on est content de ce que l'on fait. Critiquer Libération en rêvant à ce qu'il était il y a vingt ans, n'est-ce pas souvent regretter ses propres 20 ans?»

Souvent, il trouve Libération beau. Adore la manière dont la photo s'invite dans ses pages. De jour en jour, il suit les signatures, reconnaît les styles, se plaît à débusquer les pages du journal où affleure le plaisir d'écrire. Se souvient avec émotion de «l'intelligence en action de Serge Da-

ney». Remarque aussi les mouvements. «Lorsque Jean-Yves Lhomet, du Monde, arrive à Libération, il devient Jean-Yves Lhomet de Libération. C'est flagrant. En revanche, un journaliste qui quitte Libération pour un autre média n'emmène pas avec lui ce qui me plaisait dans son travail à Libération.»

Parfois, son journal lui «tombe des mains». Le met en colère, le désespère. «Comme souvent, pendant la guerre du Golfe ou parce que le social y est peu ou mal traité.» D'autres fois, la seule présence d'un «regard différent» le met en joie. Ces jours-là, attentif, il savoure cette «contrainte imposée: rendre compte chaque jour d'une actua-

lité, et en rendre compte de façon belle.»

Le lundi 3 janvier 1994, Frédéric Fredj ira chez le libraire, comme chaque matin, mais n'achètera qu'un seul exemplaire de Libération. Sa collection se termine. «Le 1<sup>er</sup> janvier, c'est un samedi. Une fin de semaine. On y aura rendu compte du dernier jour de l'année 1993. Ça va comme ça. Il faut arrêter un jour ou l'autre. Ce sera ce jour-là.»

Il murmure encore. «Restera ce formidable témoignage écrit. Vingt ans. Entre mes 20 ans et mes 40 ans à moi.»

Sorj CHALANDON